Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 18 (1910)

Heft: 72

Rubrik: Correspondances

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CORRESPONDANCES.

I. Un découragé m'écrit : « A quoi bon vos efforts et votre Réforme? L'humanité résiste à tous les efforts et à toutes les prétendues réformes. L'homme est toujours l'animal primitif qu'il a été; les formes changent, le fond reste; d'un jour à l'autre, il peut retomber dans la même barbarie, dans la même cruauté, dans la même corruption. La religion n'est qu'à fleur de peau : moyen d'exploitation chez les uns, de domination chez d'autres, d'illusion chez les naïfs. La science fait quelques inventions, mais les instruments nouveaux qu'elle crée ne créent ni des intelligences nouvelles, ni des cœurs nouveaux; la conscience humaine, même dans les milieux éclairés, reste capable de mensonge, d'hypocrisie, de vol, de trahison, etc. Qu'est-ce que les lumières de l'histoire? A quoi servent-elles? Vous savez le peu de cas qu'en faisait Malebranche. Faguet n'est-il pas du même avis lorsqu'il écrit : « Ce n'est pas gai l'histoire, et je ne sais vraiment plus si cela sert à quelque chose . . . Ça ne sert à rien puisque ça ne corrige rien; mais c'est bien intéressant, c'est toujours çà. » Cette manière de parler de *ça* trahit un profond scepticisme. Le pessimisme en est la conséquence, et le pessimisme n'est-il pas la vérité? . . . »

Réponse. Non, le pessimisme n'est pas la vérité, et cela, pour cent raisons humaines et divines que je n'ai pas le temps de développer ici. Ce serait un long traité à écrire, et les lecteurs de la « Revue » me reprocheraient de réfuter ce que le bon sens suffit à réfuter. Que l'humanité progresse lentement, c'est évident, mais elle progresse. Que certains hommes soient encore égoïstes, cruels, corrompus, et plutôt animaux qu'hommes, hélas! ce n'est que trop vrai; mais ils sont en minorité et en moins grand nombre qu'autrefois. Que la religion soit encore très superficielle, je suis bien forcé de l'avouer; mais on avouera

aussi que les hommes les plus sérieux et les plus profonds proclament sa nécessité, sa bienfaisance, sa sublimité idéale. Que les sceptiques et les distraits ne profitent pas des leçons de l'histoire ou n'y croient pas, c'est de leur part un défaut de logique et une preuve de mentalité incomplète, rien de plus. En soi, l'histoire est un phare précieux qui guide ceux qui savent la comprendre; non seulement elle peut intéresser, elle peut aussi faire réfléchir très sérieusement et corriger ceux qui désirent leur propre perfectionnement. Que Malebranche ait préféré la métaphysique à l'histoire, je n'en suis pas surpris. Que ceux qui partagent son avis sur l'histoire veuillent bien le suivre sur le terrain de la philosophie. Qu'on dise tout le mal qu'on voudra de l'humanité et de la marche des choses humaines, toujours est-il que, si une chose est claire dans toutes ces ténèbres, c'est que la raison finit toujours en ce monde par avoir raison, et que le dernier mot, dans toutes les revisions de procès et dans toutes les réhabilitations dont nous sommes les témoins, est le triomphe de la vérité et de la justice. Donc travailler pour la vérité et pour la justice, est la vraie tâche et la vraie gloire de l'homme. Donc nous sommes dans la bonne voie, nous travailleurs et réformateurs. Donc, courage, toujours courage, et en avant!

II. Un autre découragé m'écrit: « Les théologiens se heurtent contre les difficultés métaphysiques; moi, je l'avoue humblement, je ne m'élève pas si haut, et ce qui m'arrête, ce sont les pierres les plus ordinaires de la route; c'est, par exemple, cette parole du Christ: *Nolite timere, pusillus grex.* Je ne comprends pas que le Créateur de tous les hommes ne soit qu'avec quelques-uns; il me semble que l'Eglise universelle doit être l'Eglise la plus grande, la plus nombreuse, la plus solennelle, la plus imposante. Oui, je suis avec le Dieu des armées, avec les gros bataillons, avec les puissants qui commandent au nom de la Majesté divine. Les petits, les chétifs, les impuissants, les délaissés ne me font rien entendre de divin; ils ne m'en imposent pas. C'est vous dire que vous, anciens-catholiques, vous ne rallierez jamais à votre drapeau les esprits qui comprennent les forces de ce monde et la soumission aux forces de ce monde; vous êtes à côté de la réalité, vous êtes dans le désert et vous y serez toujours; vous êtes des vaincus et vous le serez

éternellement, dans toutes les conditions sociales et sous tous les régimes . . . »

Réponse. Cette objection n'est pas seulement franche, elle est franchement antichrétienne. L'auteur n'a le sens ni de la religion, ni des choses de l'esprit; J.-C., avec ses humiliations et ses souffrances, doit lui être une cause de scandale. Autant dire que l'unique force est la matière, que l'unique puissance est l'argent, que l'unique religion est dans le culte des choses extérieures, que le corps l'emporte sur l'esprit, qu'il n'y a de vérité que dans les majorités et les masses . . . Il faut rougir d'un tel discours.

Oui, certes, Dieu est le Père de tous, et tous les hommes sont appelés au salut. Mais les hommes sont et seront longtemps encore des esprits faibles et des volontés plus faibles encore. Le miracle divin, c'est que des créatures aussi inférieures soient destinées à s'élever jusqu'à l'idéal divin, dans les voies du spiritualisme et de la liberté. Les hommes qui comprennent l'esprit et les choses de l'esprit sont encore en minorité; de là le *pusillus grex* de l'Evangile. Loin d'indiquer en Dieu un exclusivisme quelconque, cette parole glorifie la véritable élite, elle montre la véritable force. Dieu, la force suprême, est esprit; J.-C., son envoyé, a prêché la religion de l'esprit. St. Paul s'est glorifié d'être pauvre et persécuté; étant en captivité à Rome, il a écrit aux chrétiens de Philippes: Scio et humiliari, scio et abundare, et satiari, et esurire, et abundare et penuriam pati (IV, 12). Il a servi Dieu, mais comment? Par l'esprit, *spiritu servimus Deo* (III, 3). Il a été avec les petits et non avec les grands, simplices filii Dei, sine reprehensione in medio nationis pravæ et perversæ (II, 15). Il n'a pas voulu briller par la richesse, par la pompe, par l'étalage qui trompe les foules, mais par la science et par la foi, par la parole de la vie et par le sacrifice: inter quos lucetis sicut luminaria in mundo, verbum vitæ continentes . . . immolor supra sacrificium (16-17). Sa religion était d'être avec le Christ: mihi vivere Christus est (I, 21). Il voulait que les chrétiens restassent unanimes dans l'esprit un, statis in uno spiritu unanimes (I, 27); et cet esprit un était la foi de l'Evangile, collaborantes fidei Evangelii. Il voulait que la charité abondât, non dans l'éclat et la grandeur, mais dans la science et en tout sens, ut caritas vestra magis ac magis abundet *in scientia et in omni sensu*

(I, 9). C'était là sa règle, il n'en connaissait pas d'autre: ut idem sapiamus et in eadem permaneamus regula (III, 16). Avoir son intelligence en Jésus-Christ, c'était s'attacher à tout ce qui est vrai et à tout ce qui est saint: et pax Dei custodiat intelligentias vestras in Christo Jesu; de cœtero quœcumque sunt vera, quœcumque sancta . . . hæc cogitate (IV, 7-8). Etc.

Voilà la vérité chrétienne. Je plains l'auteur de l'objection s'il ne comprend pas que St. Paul a raison contre lui, si l'homme ne lui apparaît pas plus grand dans cette tâche d'une spiritualisation incessante en J.-C. et par J.-C., et si la Providence de Dieu ne lui semble pas plus sublime dans le christianisme ainsi compris que dans la glorification des pompes mensongères et dans les acclamations des masses ignorantes. N'être grand que selon la matière, c'est être bien petit; mais être grand selon l'esprit, telle est la vraie grandeur. L'Eglise ancienne-catholique, si petite qu'elle soit par le nombre, et par la pauvreté et par l'humiliation, restera donc d'autant plus chère à nos cœurs. Nous ne voulons pas être de ceux dont il est dit: Receperunt mercedem suam, vani vanam. Certes, il nous serait facile d'applaudir, nous aussi, aux vains mirages de la papauté et à tout ce qui leur ressemble; mais nous croirions trahir la sainte cause de Dieu et de son Christ, de sa religion et de son Eglise. Multi ambulant, quos sæpe dicebam vobis inimicos crucis Christi, quorum finis interitus . . . et gloria in confusione ipsorum qui terrena sapiunt (III, 18).

Encore une fois, nous sommes chrétiens et non papistes.

E. MICHAUD.